

Marie-Thérèse Killiam. *Claudél et la critique d'art.*

New York: Peter Lang, 1990. 414 p.

Des pans entiers de l'oeuvre claudélienne ont été relativement délaissés par les chercheurs au profit du théâtre; ainsi l'exégèse biblique et, dans une moindre mesure, la critique d'art. A cette dernière ont été consacrés un numéro de la *Revue des lettres modernes* (1) et quelques articles éclairants mais peu d'études d'ensemble. Le livre de Marie-Thérèse Killiam vient donc à point rappeler l'importance des écrits de Claudél consacrés à la peinture et, en particulier, de ceux que le poète a rassemblés en 1946 dans le recueil *L'Oeil écoute*.

Le titre de l'ouvrage de notre collègue est quelque peu trompeur car il laisse présager l'analyse des rapports de Claudél avec l'art en général, mais l'introduction précise que le travail se restreindra à l'analyse de *L'Oeil écoute*. Ne soyons pas déçus: ce recueil est déjà tout un univers et la qualité de l'enquête menée par Marie-Thérèse Killiam répond largement à notre attente.

Marie-Thérèse Killiam a raison de situer Claudél par rapport aux grands créateurs littéraires français qui ont été aussi de grands critiques d'art, en particulier Diderot et Baudelaire. S'il y a un rapprochement à établir, fait-elle remarquer, c'est moins avec Diderot qui assigne à la peinture une valeur morale et sociale qu'avec Baudelaire et son interprétation personnelle et déjà symboliste. Mais Claudél se démarque de ses deux devanciers, célèbres critiques de *Salons*, pour qui l'art est surtout une source de plaisir sensoriel par sa démarche qui est essentiellement spirituelle, voire métaphysique.

Marie-Thérèse Killiam s'attache à interpréter le titre quelque peu paradoxal de l'ouvrage: *L'Oeil écoute*. La juxtaposition ne se justifie pas tant par le jeu des synesthésies — qui apporte pourtant ses richesses dans l'appréhension de l'art — que par le passage d'un ordre à un autre, celui de la *sensation* à celui du *sens*. L'oeil représente le monde du visible, la lecture des *mots*, alors que l'écoute correspond au message essentiel, à la *Parole* et rappelle le prophète Isaïe au seuil de sa vocation: «Parle, Seigneur, ton serviteur écoute.»

Pour Claudél, il s'agit moins de décrire des tableaux — ceux qui l'interpellent, qui lui parlent — que de les déchiffrer. Le critique d'art, s'il est poète, a, comme l'artiste, l'intelligence des signes. Il peut mieux que quiconque, retrouver le message

contenu dans l'oeuvre d'art et le faire revivre. Le talent poétique est une grâce qui permet d'entrer dans le mystère de la création.

Marie-Thérèse Killiam montre bien comment Claudel lit la peinture comme un texte à déchiffrer, en approfondissant le langage proprement pictural et en insistant sur l'importance de la place des éléments entre eux. Un tableau de maître est pour Claudel une représentation privilégiée, la «solidification» des mouvements de la vie dans des compositions que Claudel appelle «le moment sacré.» Le peintre offre une sorte de «cristallisation» de la réalité, un miroir qu'il faut traverser. Et la faculté qui permet de rompre la «glace» et de retrouver et l'eau et la fluidité et la rêverie qui mènent du visible à l'invisible, c'est l'imagination.

Cette rêverie claudelienne, proche de la démarche de Bachelard, est dynamique et active. Elle a un sens car pour celui qui sait «lire» les éléments d'un tableau, par leur place, leurs analogies et surtout par le vide qui, entre eux, laisse parler le silence, guident l'imaginaire dans son envol.

Dans son ouvrage, Marie-Thérèse Killiam suit très bien les éléments qui stimulent le cheminement de Claudel et, se rapportant sans cesse aux magnifiques textes de Claudel sur Rembrandt, Vermeer ou Velasquez, elle montre bien la valeur symbolique des éléments-clefs à partir desquels se fait l'interprétation claudelienne: la transparence du verre, la luminosité des couleurs, la présence de l'eau, des chemins, des personnages féminins métaphoriques. L'auteur sait éviter l'écueil du catalogue et, suivant une démarche toute claudelienne, relie les composantes qui s'éclairent l'une par rapport à l'autre dans une sorte de polysémie constante.

A la fin de son livre, Marie-Thérèse Killiam, s'appuyant sur les travaux de Jung et de Gilbert Durand, donne à la réflexion de Claudel devant le tableau, le miroir de l'âme, une fonction psychanalytique et précise comment s'élabore le schéma initiatique de l'accès à la lumière à travers le passage de l'obscurité et des ténèbres. Remarquons que c'est le même schéma qui structure les drames de Claudel.

On regrettera que Marie-Thérèse Killiam s'en tenant essentiellement à *L'Oeil écoute*, n'ait pas fait davantage appel à d'autres études artistiques de Claudel pourtant fort éclairantes (par exemple, les textes contenus dans *Seigneur, apprend-nous à prier* écrits en 1942). On aurait aimé aussi voir une plus large place consacrée à l'analyse stylistique des textes de Claudel dans la mesure où le langage du poète est en harmonie avec le tableau et participe, nous le pensons, à son déchiffrement. Si Claudel, par son pouvoir sur les mots, crée ce que Marie-Thérèse appelle d'une heureuse formule «un texte iconographique,» il aurait été passionnant

de voir comment s'établit la sympathie profonde entre le verbe et l'image, entre le texte de Claudel et les tableaux des grands maîtres, «Ut pictura poesis.»

Il faut féliciter Marie-Thérèse Killiam de la finesse de ses analyses. Malgré quelques répétitions, la pensée critique progresse avec force et entraîne, souvent, la conviction du lecteur. Les rapports subtils que Marie-Thérèse Killiam établit entre les différents messages écrits par le poète à des périodes variées, finissent par donner une vision synthétique de l'attitude de Claudel face à la peinture. L'entreprise était audacieuse; Marie-Thérèse l'a menée avec succès et son livre est désormais un ouvrage de références.

Alain Vercollier
Université York

Note

¹On se rapportera aux numéros 510-515 de la *Revue des lettres modernes* (Paris, 1977), au chapitre «le Silence de la peinture» que Michel Plourde consacre à la peinture dans son *Paul Claudel, une musique du silence* (Montréal, 1970) et au *Bulletin de la Société Paul Claudel* (no 98).